

Le « père-qui-jouit » : trauma et fantasme

claude-noële pickmann

L'auteure interroge la pensée freudienne sur un des aspects les plus controversés de la sexualité féminine, à savoir les fantasmes de séduction et de fustigation par le père. L'hystérique enseigne à Freud qu'une femme souffre et jouit de ses fantasmes, que sa sexualité naît de la rencontre du pulsionnel avec la double figure du père, père idéal (interdit) et père préhistorique (joueur absolu). C'est donc dans le rapport à l'objet père qu'une femme pourrait advenir comme sujet d'un désir qui ne doit plus rien à la mère, mais qui doit tout à l'interdit de l'inceste. L'auteure effectue une relecture de Freud inspirée de Lacan qui dévoile une conception de la sexualité féminine créatrice, active, ouverte. Elle invite l'analyste à tenir une position éthique centrée sur le désir inconscient, indépendante du discours juridique, en marge du social et du politiquement correct.

Il y a presque cent ans, Freud, en publiant ses *Trois Essais sur la Théorie sexuelle*, remettait en cause une croyance universelle aussi vieille que le monde, celle de l'innocence de l'enfant. Non seulement celui-ci, qu'il soit fille ou garçon, ne se structure qu'à rêver d'être, tel Œdipe, un parricide, mais, pire encore, à peine vient-il de naître qu'il est le siège d'excitations dont le caractère sexuel est indéniable. En matière de sexualité, il fait feu de tout bois : sucer, voir, entendre, déféquer, uriner, toucher, respirer, tout ce qui entre ou sort des orifices de son corps, tout ce qui en effleure la surface, tout ce qu'il rencontre de son propre corps ou de celui d'autrui, la moindre activité trouvent en lui son usage sexuel. « Il se peut, dit Freud, que rien d'un peu important ne se passe dans l'organisme sans fournir sa contribution à l'excitation de la pulsion sexuelle. » (Freud, 1905, 138)

Freud en conclut que l'enfant est un pervers polymorphe et que la sexualité de l'adulte qui prend ses racines dans cette perversion originelle, en restera toujours plus ou moins fortement marquée. Cela lui valut, déjà à l'époque, insultes et injures. On trouva cette thèse immorale et scandaleuse, son auteur obscène et malfaisant. Il fut mis au ban de la société scientifique viennoise et on cessa de le saluer dans la rue.

C'est qu'avec cette thèse, Freud dévoilait qu'il y a quelque chose d'aberrant dans la sexualité humaine qui fait qu'elle échappe à l'ordre de la nature. De plus, en montrant le caractère toujours déviant de la sexualité par rapport à toute idée de norme, il remettait en cause l'idéal de sa finalité génitale. À la place, il mit l'accent sur l'importance de la question de la satisfaction pulsionnelle. En effet, ainsi qu'il le signale dès le premier essai de la théorie sexuelle, l'objet sexuel n'est en aucun cas pré-déterminé par rapport à la pulsion. Preuve en est, l'homosexualité¹. Or, non seulement il n'existe pas de lien naturel entre la pulsion sexuelle et son objet mais

encore faut-il, pour que ce lien adviene, l'intervention d'une « soudure » dans laquelle Freud ne tarde pas à reconnaître, grâce à l'hystérique, la place du fantasme inconscient.

Corrélativement, Freud a fait état de l'existence d'un « manque à jouir » inhérent à la sexualité humaine. Dès 1896, dans le manuscrit K, il en fait part à Fliess : « il doit se trouver dans la sexualité une source indépendante de libération de déplaisir; si cette source existe, elle peut animer les sensation de dégoût et conférer sa force à la moralité. » (Freud, 1956, 131)

Freud a maintenu tout au long de son œuvre l'idée que la sexualité humaine contient en elle-même un défaut de jouissance indépendamment des conflits secondaires dus au complexe d'Œdipe et aux exigences du surmoi². La perte de l'objet de satisfaction, première et inaugurale de la vie psychique fait que le manque est constitutif du sujet humain. Ainsi, l'objet de satisfaction étant, par essence, perdu, la complémentarité originelle n'existe pas, elle reste du registre du mythe, c'est-à-dire de la fiction rêvée.

Un enfant est séduit

On trouve, dans les écrits de Freud, une autre pierre de scandale. C'est la place et la fonction accordées au « séducteur ».

Si l'enfant est envahi si précocement par toutes sortes d'excitations d'ordre sexuel, c'est qu'il est originellement un être séduit, un être « joui » pourrait-on dire pour qualifier ce dont il s'agit. Car la séduction, loin d'être un événement unique, se répète, elle éveille et active les pulsions dans le corps de l'enfant qu'elle érogénise de la sorte.

Or, il faut remarquer que le premier séducteur est, de fait, une *séductrice*. C'est la mère. La mère est la première séductrice de l'enfant – qu'il soit fille ou garçon – dans la mesure où les soins qu'elle lui prodigue sont pour lui source d'« excitants » (*Reiz*) à caractère indubitablement érotiques. La mère, parce qu'elle interprète les besoins de l'enfant en terme de langage, les connecte avec les signifiants de son propre désir, et donne ainsi son armature érotique au corps de l'enfant. C'est pourquoi la mère, parce qu'elle parle et qu'elle désire, ne peut s'empêcher d'occuper la place de ce premier séducteur, soit-elle aimante ou rejetante envers son enfant.

La thèse d'une mère comme première séductrice de l'enfant, garçon et fille, est largement accréditée par l'œuvre de Freud, des *Trois essais sur la théorie sexuelle* à l'*Abrégé de psychanalyse*³, en passant par ses élaborations sur la sexualité féminine.

Cependant, pour Freud, loin de réaliser une adéquation harmonieuse entre le sujet et l'Autre qui déterminerait une complémentarité originelle qu'il n'y a pas, cette première rencontre avec l'Autre⁴, si elle est une expérience de jouissance, s'avère traumatique car le sujet y « est joui⁵ » passivement.

C'est pourquoi, Freud a fait de ce « vécu⁶ » tout à fait originelle le traumatisme sur lequel s'édifient les névroses comme autant de modes de s'en défendre,

laissant advenir un sujet, mais alors comme sujet de la défense, dès lors divisé par rapport à sa jouissance.

Ainsi, avec cette expérience primaire de séduction passive, le rapport du sujet à l'Autre est d'emblée placé sous le signe de la mauvaise rencontre et du traumatisme qui en découle parce que le sujet s'y trouve assujéti à la jouissance d'un Autre tout puissant.

Dans cette rencontre originaire avec l'Autre maternel, un sujet ne peut exister qu'au prix de sa disparition, aspiré dans le sans fond de sa demande maternelle.

C'est pourquoi cette rencontre originaire de l'enfant avec le langage, mais avec un langage coloré, orienté par la sexualité de la mère, cette expérience vécue à l'orée de la vie est marquée par le hors-sens⁷. L'angoisse originaire provient de ce que l'excitation sexuelle éprouvée par le corps de l'enfant ne s'inscrit pas comme telle, elle échappe à l'ordre de la signification, mais il en reste la trace que signale l'angoisse⁸.

L'érogénéité que Freud repère dans le masochisme – qualifié d'« érogène » pour cette raison, reste comme un témoin toujours actuel de ce moment originaire de soumission du sujet à la jouissance close, étrangère au sujet, qui lui vient de l'Autre

Or, dès 1895, Freud a présenté le fantasme inconscient comme la source nouvelle d'où jaillissent les productions qui *fictionnent* un sens à ce qui reste irréductiblement hors-sens pour le sujet, comme du « non-arrivé » qui l'agit par là-même, à son insu. C'est pourquoi Freud en viendra à comprendre que le fantasme d'avoir été séduite par le père – qui fait le fond de la vérité hystérique – vient, dans l'après-coup, interpréter au sujet ce « vécu » primaire en terme de trauma sexuel⁹ et déterminer son désir.

le fantasme hystérique et la question de la vérité dans la psychanalyse

Le fantasme hystérique et la question de la vérité dans la psychanalyse

C'est donc sur cette dimension fantasmatique inconsciente, nécessaire à la vie psychique du sujet en cela qu'elle lui tient lieu de vérité et qu'elle occupe la place du trauma que nous allons maintenant nous arrêter.

Freud fut amené à faire cette découverte à partir du discours des hystériques et de leur plainte d'avoir été séduite par leur père. Ainsi, dans l'histoire de la psychanalyse, le père est d'abord rencontré sur le versant pervers où il se présente comme un être violeur, hors-la-loi et incestueux : réalité ou fantasme.

C'est donc d'abord à la version d'un père pervers, séducteur de sa propre fille, telle qu'elle se raconte dans la fiction hystérique que Freud va être confronté. Au travers de ce qu'il arrache comme « souvenirs retrouvés » à ses patientes hystériques, Freud rencontre cette terrible figure d'un père traumatique et pathogène. Car, l'hystérique, lorsqu'elle rapporte à Freud la scène où elle est séduite par son père est si convaincante que, dans un premier temps, il la croit. Il en fait même d'abord l'événement cause de la névrose. Mais cela se passe sous hypnose.

Ce n'est que dans un deuxième temps, et parce que cette scène se retrouve indéfiniment dans la vie de ses patientes telle qu'elles la rapportent, que Freud

comprend que cette scène, certes, n'est pas réelle, mais surtout qu'elle occupe une place à part et qu'elle a une fonction spécifique dans l'économie désirante de ses patientes hystériques. Car en tant que fantasme, la scène de séduction donne forme au mystère du désir de l'Autre. Il nous dit que le désir vient de l'Autre

C'est pourquoi ce renoncement lui permet de dégager le registre propre au fantasme inconscient. Dans un même mouvement, il abandonne à la pratique de l'hypnose qui, en ayant comme visée de chercher un événement traumatique réel, le confond avec cette dimension fantasmatique si essentielle à la vérité d'un sujet.

« ... je ne crois plus à ma *neurotica*, écrit-il à Fliess dans une lettre du 21 septembre 1897. Je dois te dire pourquoi... Il y eut d'abord les déceptions répétées que je subis lors de mes tentatives pour pousser mes analyses jusqu'à leur véritable achèvement... Puis, aussi, la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père de perversion..., la notion de la fréquence inattendue de l'hystérie où se retrouve chaque fois la même cause déterminante, alors qu'une telle généralisation des actes pervers commis envers les enfants semble peu croyable. En troisième lieu, la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun □ indice de réalité" de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect » (Freud, 1956, 190)

C'est donc grâce à ce passage de la théorie de la séduction à la théorie du fantasme que la dimension de la vérité – si essentielle à l'expérience analytique – est introduite dans le champ de la psychanalyse. Et ce, à partir de la parole de l'hystérique. Or cette vérité telle qu'elle apparaît dans la psychanalyse n'a pas grand chose à voir avec le registre de la réalité des faits. Car c'est une catégorie du sujet comme telle et, à ce titre, elle ne peut émerger que dans l'énonciation d'un sujet, comme l'effet même de cette énonciation. La fiction hystérique, le sens donné à son trauma énonce la vérité d'un sujet mais c'est une vérité qui n'a de consistance qu'à l'intérieur du discours du sujet. C'est en ce sens, qu'on peut dire avec Freud que ce qui fait la vérité d'un sujet n'est rien d'autre qu'une fiction dès lors qu'elle est investie d'affect.

Du trauma au fantasme : le père séducteur

Lorsque Freud reconnaît, dans la scène de séduction hystérique, l'énoncé d'un fantasme, c'est la structure même du désir qui se découvre, dans la dialectique qu'il sert à nouer entre le sujet et l'Autre : le sujet soutient et énonce son propre désir dans une mise en scène où c'est l'Autre qui a la charge de cette énonciation. Dans cette version, le père, en tant que séducteur, vient sur la scène de l'hystérique non pas tant comme l'objet de son désir que comme l'incarnation même du désir. D'où la violence de sa représentation. Ce faisant, l'hystérique devient celle que le

père a, de toujours, déjà séduite. On peut dire aussi bien qu'elle l'a, de toujours, déjà fait chuter de sa place de père.

Mais, en passant de la théorie de la séduction à celle du fantasme, Freud opérait une substitution qui constitue une véritable opération métaphorique, car cela permet de reconnaître la place du père dans l'une de ses fonctions principales : celle de structurer le désir du sujet.

En même temps, l'hystérique a montré exemplairement que ce qui rend le sujet malade, n'est pas tant l'évènement refoulé que les effets de la vérité sur lui.

Dora, dont Freud publie le cas en 1905 sous le titre « Fragment d'une analyse d'Hystérie », en est la démonstration.

Dora est une jeune fille on ne peut plus « séduite ». Dès avant l'âge de 14 ans, elle se trouve, en effet, faire partie d'une intrigue amoureuse à quatre personnes dont l'un des protagonistes n'est autre que son propre père : lorsque Freud la reçoit, elle est depuis plus de quatre ans « courtisée » par un homme – M.K..., dont la femme est la maîtresse de son père. Elle avait, jusque là, favorisé l'intrigue plutôt complaisamment, mais, depuis peu, elle a alors 18 ans, elle commence à se plaindre de la situation et veut faire reconnaître par son entourage que son père l'aurait livrée, en fait, à M.K... en échange de ce que ce dernier fermerait les yeux sur la liaison qu'il entretient avec sa femme. Ce changement d'attitude date d'une « scène de séduction » au cours de laquelle « M.K... avait osé, pendant une promenade après une excursion sur le lac, lui faire une déclaration. » (Freud, 1905, 16)

Contrairement au père, venu lui demander de faire entendre raison à sa fille, Freud ne met pas en doute la véracité des accusations de la jeune fille¹⁰. Et c'est même parce qu'il sait que ce qu'elle dit est vrai qu'il lui signifie qu'elle doit bien être pour quelque chose dans ce qui lui arrive. Cela suffit pour que la dimension propre au fantasme du sujet Dora soit reconnu et qu'elle se prête aussitôt au travail que nécessite l'élaboration du savoir inconscient avec les effets de vérité qui s'ensuivent.

Freud découvre bientôt que « la scène du lac » n'était pas la première tentative de M.K... pour la séduire. En effet, lorsqu'elle avait 14 ans, M.K... avait profité d'une occasion où ils étaient seuls pour la serrer contre lui et l'embrasser sur la bouche. La scène n'avait pas pu aller au-delà de ce baiser parce que « Dora ressentit à ce moment un dégoût intense, s'arracha violemment à lui et se précipita, en passant à côté de l'homme, vers l'escalier et, de là, vers la porte de la maison. » Il s'agit là de ce que l'on appellerait aujourd'hui une « agression sexuelle ». Pourtant, Dora n'en continua pas moins à tenir sa place dans le quatuor, mais au prix d'une petite phobie : elle ne pouvait plus passer à côté d'un homme s'il était en conversation amoureuse avec une femme et elle devait faire un détour pour l'éviter.

Il est tout à fait remarquable, au vu de ce qui se pratique aujourd'hui dans des circonstances semblables, que Freud ne crie pas au scandale quant au comportement de M.K... avec une adolescente. Entendant cette scène de la bouche

de Dora, il se contente de constater : « il y avait bien là de quoi provoquer chez une jeune fille de 14 ans, qui n'avait encore été approchée par aucun homme, une sensation nette d'excitation sexuelle. » Or, chez Dora c'est le dégoût qui se manifeste à la place de l'excitation. Et Freud de conclure : c'est parce qu'elle est *déjà* hystérique. « Je tiens sans hésiter pour hystérique toute personne chez laquelle une occasion d'excitation sexuelle provoque surtout ou exclusivement du dégoût, que cette personne présente ou non des symptômes hystériques. »

Voilà qui peut donner à réfléchir sur la façon d'accueillir la parole de nos patientes hystériques lorsqu'elles relatent dans l'analyse la scène qui prend valeur, pour elles, de scène de séduction. Car, la réaction comme l'intervention de l'analyste, en tant qu'il est seul a pouvoir entendre et prendre en compte cette dimension de vérité essentielle au sujet, ne peuvent être d'ordre moral. L'éthique de la psychanalyse le lui interdit. C'est ce qui peut parfois tant choquer les défenseurs des droits et du bien du sujet et entraîner certains psychothérapeutes à confondre cette dimension avec le vrai. Or, il importe de bien les distinguer et d'accepter de lâcher la proie pour l'ombre si l'on ne veut pas servir à seulement conforter la patiente dans sa souffrance et la fixer définitivement à ce dont elle pâtit.

Ceci me conduit à faire une remarque à propos de ce qui, de nos jours, est considéré par la société comme de l'ordre de l'abus sexuel d'une petite fille ou d'une adolescente par un adulte. Or, la pratique analytique et l'écoute des femmes nous conduit à souligner que tous les attouchements sexuels de même que toutes les séductions de l'enfance ne font pas trauma pour un sujet. C'est le cas notamment, lorsque l'adulte impliqué ou l'adolescent pubère, comme il arrive souvent, n'est pas investi de la référence paternelle par la petite fille. Au lieu d'avoir seulement les traits du « violeur » comme le père du fantasme, il peut aussi prendre le visage de cet « habile séducteur¹¹ » dont nous parle Freud, en cela qu'il éveille précocement la fille à la sexualité.

Il suffit d'évoquer les « aveux » qu'un grand nombre de femmes peuvent faire sur le divan qui témoignent que, loin d'avoir été vécus comme une violence, la rencontre précoce avec le désir masculin et le contact avec le sexe en érection ont été source d'émoi et d'éveil de leur sensualité. Comme si cette sorte de « mise à disposition¹² » précoce du pénis les avait soulagées d'une « attente exténuante » en en désignant l'objet et en le leur donnant. Sans doute est-il justement du ressort du psychanalyste de ne pas juger et d'offrir à ces femmes la possibilité de faire autre chose de leur séduction précoce que de grossir les rangs des victimes désignées de la perversion masculine.

Il en va le plus souvent¹³ autrement lorsque le séducteur est le père de la petite fille ou un homme en position de l'être c'est-à-dire un homme qui peut être investi d'un signifiant paternel. Alors la séduction disparaît derrière l'abus pour constituer le trauma.

Parce que le père est celui qui fantasmatiquement, a toujours déjà séduit sa fille, ainsi que nous l'avons vu avec le fantasme hystérique, une véritable catastrophe

psychique se produit lorsque la séduction est réalisée jusque dans le corps de la petite fille. Le réel de l'acte, écrase alors la dimension fantasmatique nécessaire à ce que se projette la vérité du sujet. Fantasme et réel se conjoignent alors même qu'il est nécessaire au fonctionnement de la structure psychique qu'ils soient disjoints. Il n'y a plus de place pour la vérité du sujet tant l'écran du fantasme est opacifié par le réel de l'acte porté par le père. Dès lors, il n'y a plus d'espace pour la mise en jeu du fantasme, espace que le désir d'un père pour sa fille doit préserver pour qu'elle « tourne » en femme.

Dans la cure, il est donc nécessaire de rendre au sujet la possibilité de récupérer cet « dit-mension » nécessaire au fantasme. Or cela ne se peut qu'à la condition qu'il prenne en compte la dimension de faute qui s'y attache jusqu'à la faire sienne. On pourrait dire jusqu'à retrouver la capacité de reconnaître comme sienne une représentation qui vient de l'Autre. Le père, parce qu'il représente la loi, se pose comme une limite à la jouissance. Qu'il franchisse cette limite et c'est le sujet qui est coupable.

Sans chercher à polémiquer avec les lois qui sont prises dans les différents pays dits civilisés pour que les filles puissent porter juridiquement plainte contre leur père lorsqu'elles pensent avoir été victime de séduction ou de viol, je crois important de souligner, en tant qu'analyste, que la plainte de ces femmes est à entendre comme telle. Ce qui veut dire qu'aucune réparation ni aucun dédommagement n'en viendront jamais à bout.

C'est pourquoi la cure n'a pas pour but de réparer. Plutôt s'agit-il, en laissant advenir la parole du sujet comme ce qui présentifie sa vérité, de mobiliser sa jouissance fixé dans le trauma comme jouissance de l'Autre.

Je voudrais également apporter une remarque que la pratique avec des enfants comme avec des adultes nous obligent à prendre en considération. C'est que ce qui fait trauma n'est pas, bien souvent, la scène de séduction elle-même, mais la réaction de l'entourage lorsque l'enfant en fait l'aveu. Ainsi de cette petite fille de 10 ans abusée par un oncle par alliance qu'elle adorait et avec lequel elle entretenait une relation tout à fait privilégiée. Elle me fut amenée parce que, depuis cet événement, elle ne dormait plus, était perturbée, et en échec scolaire. Au cours d'une séance où il était question de la vie amoureuse de sa mère, plutôt chaotique à son goût, elle se mit soudain à raconter la scène avec son oncle : il l'avait d'abord déshabillée avant de « la caresser sur le sexe ». Il s'avéra que l'événement insupportable pour elle n'était pas tant l'abus sexuel – qu'elle avait d'abord pris pour un jeu avant de réaliser, à la respiration de l'oncle, qu'il s'agissait d'autre chose – que le fait « d'avoir tout raconté à sa famille ». En effet, le père ayant décidé de porter plainte, l'oncle irait en prison, par sa faute à elle. Le père, de nationalité marocaine, craignait que la mère, elle française, dont il était séparé, ne cherche à le déchoir de ses droits paternels s'il n'agissait pas de la sorte. Ce n'est qu'une fois qu'il eut accepté de retirer sa plainte que la petite fille put commencer à parler de l'enjeu qu'elle représentait dans ce couple déchiré et de l'angoisse qu'elle éprouvait chaque soir au moment de se coucher au point de retarder parfois jusqu'à

l'aube le moment de s'endormir. Or, il s'avéra que son angoisse ne remontait pas à l'épisode avec l'oncle, mais avait commencé quelques jours après, au moment où sa mère, « pour la protéger de tout attentat », avait décidé de la faire dormir avec elle.

Un autre exemple tout aussi frappant est celui d'une patiente adulte qui, à l'âge de 6 ans avait été caressée, une nuit, par un ami proche de sa famille que ses parents hébergeaient. Bien qu'elle n'ait pas trouvé cela « désagréable », elle en avait parlé au matin à ses parents parce qu'elle savait que c'était une « chose interdite ». L'ami avait aussitôt disparu de la vie de la famille jusqu'au moment où, quelques années plus tard, il était réapparu... pour devenir le parrain de la fille cadette. Elle s'était alors sentie trahie par ses parents qui, non seulement ne l'avaient pas crue, mais qui, de plus, ne craignaient pas d'exposer leur nouvelle petite fille au même traitement. C'est cette trahison qui lui paraissait scandaleuse et traumatique bien plus que la séduction elle-même. Cela, jusqu'à ce que le travail de l'analyse l'amène à découvrir que l'événement insupportable caché derrière toute cette scène n'était autre que la naissance de sa petite sœur qui la « privait définitivement d'être la seule » et lui donnait la preuve que ce n'était pas elle, mais sa mère, qui « comptait le plus » pour son père dont elle avait toujours voulu se croire la préférée.

C'est pourquoi il me semble que l'acte de l'analyste ne peut se produire qu'à se situer en dehors du dispositif juridique¹⁴. Ce dispositif fonctionne, il est idéalement le même pour tous et le garant de l'égalité des droits. Le psychanalyste, parce qu'il a à faire avec la jouissance spécifique d'un sujet, ne peut que tenir compte de l'objection que la jouissance introduit dans une justice destinée, idéalement, à s'appliquer de la même façon à tous.

« on bat un enfant »

Ce père figure de la jouissance, nous le retrouvons sous les traits impersonnel de ce « on » féroce qui bat un enfant, présentifié aussi dans le fantasme « on bat un enfant ».

Dans « □Un enfant est battu », contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » dans *Névrose, psychose et perversion*, Freud (1919) montre et développe la fonction fondamentale de ce fantasme. Son importance tient à ce qu'il déploie l'articulation primordiale du sujet barré au désir de l'Autre et à la jouissance qui en découle. Il rend compte de la refente du sujet par la jouissance.

L'énoncé du deuxième temps du fantasme, que Freud doit reconstruire parce qu'il est toujours inconscient, « je suis battu(e) par le père » met en scène le moment de constitution du sujet comme sujet de l'inconscient. Il montre que le sujet accède à la jouissance phallique dans une position masochiste, en se faisant l'objet de la jouissance d'Un père. Grâce aux coups du père tels que le fantasme les met en scène, un sujet existe. Il monte sur la scène où la jouissance est dite possible, mais au prix que cette jouissance ait partie liée avec la marque¹⁵ sur le corps que l'Autre auquel le fantasme prête un existence doit faire au sujet. Car si

le trait unaire, en tant que signifiant, identifie le sujet, en tant que marque, il commémore la jouissance perdue.

Freud remarque d'abord que ce fantasme n'est pas en lui-même demande d'interprétation. Le patient n'en parle pas, ou bien s'il en parle, cela lui paraît incongru, car il s'agit d'une séquence séparée et indépendante du reste de ses pensées.

« Ces fantasmes demeurent la plupart du temps à l'écart de la névrose et ne trouvent pas leur place propre dans la trame de celle-ci. » (Freud, 1919, 223)

Mais ce fantasme est un phénomène typique et il est transclinique : on le retrouve à l'œuvre dans toutes les structures psychiques. Il ne s'agit donc pas d'un fantasme qui signalerait une pathologie particulière. Enfin, Freud situe son émergence à la prime enfance, « dès la 5^e ou 6^e année », ce qui lui permet de le considérer comme « un trait primaire de perversion » qui se détache comme tel de la polymorphie de la perversion infantile et qui se fixe comme un noyau à la fois irréductible et en même temps indispensable de la sexualité.

Le père qui bat

Mais voyons qui est ce « on » impersonnel qui bat l'enfant.

A cette question, la patiente de Freud ne sait que répondre : « on bat un enfant, je ne sais rien de plus », dit-elle. À partir de cette déclaration, Freud va déduire un élément de plus et l'introduire dans l'énoncé du fantasme :

« On ne voit pas clairement tout d'abord qui est en réalité la personne qui bat. On peut seulement établir ceci : ce n'est pas un autre enfant, mais un adulte. Cette personne adulte et indéterminée pourra par la suite être reconnue d'une façon claire et univoque comme étant le *père* (de la fille).

Cette première phase du fantasme de fustigation sera donc pleinement rendue par la phrase : le père bat l'enfant. » (224-225)

Ainsi, celui qui bat n'est autre que le père de la fille et c'est elle qui le fait monter sur la scène du fantasme. Ici se reconnaît le phallocentrisme de l'inconscient : le père dont il va s'agir est aimé pour autant qu'il possède les insignes de la puissance et qu'il sait en user. Et Freud, de remarquer, au vu de la précocité du choix d'objet amoureux, le pressentiment qui ne doit pas manquer de toucher la petite fille de ce que sa vie sexuelle de femme devra à l'amour du père.

Si le partenaire du sujet ne peut être, ici, que le père, c'est que ce fantasme se situe à la période du déclin de l'Œdipe. Il en serait l'héritier, comme une sorte de cicatrice ou de retombée du complexe. Freud le situe ainsi dans une corrélation avec la constitution du surmoi.

Ce n'est que le deuxième temps du fantasme, temps fondamental parce qu'il est toujours inconscient, qui nous informe du père dont il s'agit dans la scène de fustigation. « Pour le garçon comme pour la fille, dit Freud, le fantasme de fustigation dérive de la liaison incestueuse au père » (238)

C'est ce que Lacan, ultérieurement, désignera en terme de « père-version », ce « versement » vers le père que l'on trouve tant chez la fille que chez le garçon

comme amour pour celui qui est supposé avoir le phallus qui connote un amour pour la fonction paternelle elle-même. Le père à l'œuvre dans le fantasme est donc celui auquel est attribué la force, la puissance, en un mot le père phallophore, figure paternelle que l'enfant appelle de ses vœux pour répondre de/à la jouissance insondable de la mère.

Freud, dans son analyse du fantasme, va montrer que cette deuxième séquence, « je suis battu(e) par le père », qui reste inconsciente, « est la plus importante de toutes et la plus lourdes de conséquences » alors même qu'

« on peut dire d'elle en un certain sens qu'elle n'a jamais eu une existence réelle. Elle n'est en aucun cas remémorée, elle n'a jamais porté son contenu jusqu'au devenir conscient. Elle est une construction de l'analyse mais n'en est pas moins une nécessité. » (225)

En effet, grâce à ce montage où le sujet se fait l'objet des coups du père, la jouissance impossible – celle qui était originairement perdue – fait retour comme jouissance interdite. Les coups sont le signe de la jouissance retrouvée, ils témoignent de l'existence d'Un père qui donne accès à la jouissance phallique. Dès lors un sujet advient à la jouissance, comme jouissance phallique. Aussi le fantasme s'accompagne-t-il toujours de masturbation, note Freud.

Le troisième temps logique du fantasme est impersonnel et donne son énoncé au fantasme : « on bat un enfant ». C'est ce qui fait qu'il est le premier dans la parole de l'analysant.

L'articulation des trois temps du fantasme se construit à partir de la transformation du temps 1 au temps 2 et du temps 2 au temps 3 selon un artifice grammaticale de la pulsion¹⁶ autour du signifiant *battre* qui prend des significations différentes à chaque transformation.

- le père bat l'enfant que je hais
- je suis battue par le père, (donc aimée).
- on bat un enfant

Si, au premier temps, le fantasme est sadique, au second, qui est inconscient, il est masochiste. Au temps troisième, le sujet a disparu de la scène et si le fantasme est sadique, la jouissance qu'il met en jeu est masochiste.

Dans la première formulation : « le père bat l'enfant que je hais », *battre* signifie que le père n'aime pas cet autre enfant; c'est donc qu'« il n'aime que moi » (227), ajoute Freud

Mais, dans la seconde, lorsque c'est le sujet lui-même qui est battu, Freud avance que « je suis battu(e) par le père » prend la signification de : « le père m'aime ».

« Battre », dans ce cas, veut dire « aimer ». Pour justifier cette transformation dans la signification, Freud s'appuie sur la régression pulsionnelle : *battre* est un substitut régressif d'aimer, au sens génital¹⁷. Ainsi, cette première transformation

substitue-t-elle une formule de jouissance à une autre : être battu(e) à la place d'être aimée. Cette substitution est nécessaire pour que le lien incestueux reste inconscient.

Cependant, il ne s'agit pas alors de jouir de la souffrance des coups, comme le ferait une personne masochiste en les réclamant à son partenaire. Il s'agit d'appeler, grâce au fantasme, la marque du père sur le corps comme signe de son existence et de son amour.

Dans la formulation du troisième temps, le fantasme est réduit à l'énoncé « on bat un enfant ». Il n'y a plus de transformation possible. C'est la scène épurée, dont le sujet, qui n'est plus que regard, se soutient dans son désir et dans sa jouissance masturbatoire.

Ainsi, le père qui bat dans le fantasme « un enfant est battu » aime et punit en même temps, chaque fois qu'il bat. De ce fait, il noue ensemble l'érotisme et la culpabilité : œdipiennement, c'est le fait d'être aimé(e) par le père, comme la preuve en est donnée lorsque le père bat/aime le sujet, qui implique la nécessité d'être puni, ce qui implique alors aussi bien que le père batte l'enfant incestueux que je suis. Mais, plus fondamentalement, si le père bat l'enfant que je hais, cela ne peut être que parce que cet enfant a joui de la jouissance interdite, celle qui lui vient de l'Autre; c'est donc la preuve que la jouissance, pourtant impossible, a eu lieu. Dès lors, l'appel au père tel que le fantasme « un enfant est battu » le met en scène rend compte aussi bien de la jouissance prise de la marque dans le corps que de l'inscription de l'interdit paternel. Ainsi le fantasme « un enfant est battu » inscrit-il dans l'inconscient la naissance du désir comme désir que la loi du père autorise en interdisant la jouissance incestueuse tout en mettant la perversion au registre du fantasme de l'Autre. C'est à ce titre qu'il est fondamental et qu'on le retrouve dans toutes les structures psychiques. Mais, qu'il soit aimé ou puni, dans les deux cas, l'enfant est bien à la fois battu et séduit (battre = aimer sexuellement) dans le même temps.

Ainsi derrière cette instance paternelle appelée par le désir du sujet, s'érige la figure impersonnelle de celui qui se fait reconnaître par l'acte de battre lui-même, figure d'un Autre incarnant la jouissance. Elle vient occuper la place, toujours vide, du père chargé d'incarner la loi. Grâce à l'acte de battre, le fantasme donne consistance à cette figure terrible d'Un-père qui, comme tel, n'existe pas.

La sexualité s'origine dans cette relation à « Un-Père qui bat », dans laquelle le sujet, dans une position masochiste, se soumet à la loi paternelle. Mais c'est à la condition d'un corps « joui » dans le fantasme, d'un corps battu par le signifiant maître. La leçon freudienne nous enseigne qu'un sujet ex-siste à la jouissance qu'à la condition qu'un enfant soit battu dans le fantasme inconscient.

Le père-qui-bat devient ainsi la figure emblématique que le fantasme inconscient prête à l'Autre incarnant la loi sans y être lui-même assujetti. Cet Autre, certes, n'existe pas. Oui, mais s'il existait, il ne pourrait que vouloir s'en prendre au sujet. « Incarnat¹⁸ » de la volonté de jouissance, ce Père-du-mal ne peut vouloir que la destitution, voire la déchéance du sujet. « *Ur-sadismus* » dit Freud,

tel est l'autre face de cette instance idéale pacifiante qui, lorsqu'elle est intériorisée, divise le sujet et installe à l'intérieur de lui une instance séparée qui lui est supérieure, qui l'observe, qui le juge, le censure et le punit et peut aller jusqu'à menacer d'effraction la libido elle-même. C'est que le surmoi, s'il est l'héritier du complexe d'Œdipe, s'alimente à la toute puissance du narcissisme primaire. En ce sens, il est avant tout un condensateur de jouissance déchaîné contre le sujet.

Le surmoi comme impératif de jouissance

La leçon freudienne, de *Massenpsychologie...* à *Malaise dans la civilisation* en passant par *Le moi et le ça*, vient démontrer de plus en plus clairement comment l'introduction de la loi par identification du sujet au père Idéal, si elle a pour visée d'accorder le désir du sujet à la loi humaine, est toujours peu ou prou ratée. En effet, cette opération – éminemment symbolique – introduit pourtant du même coup une instance sadique tournée contre le sujet, un reste plus ou moins violemment déchaîné contre le sujet de cet Autre non barré qu'est le père jouisseur dont Freud construit la figure dans le mythe de Totem et Tabou. Les vociférations du surmoi renvoient ainsi à une version archaïque de la jouissance, celle qui n'a pas subi l'interdit, actualisant une jouissance hors-la-loi, hors castration et qui veut la destruction du sujet.

Au milieu du chapitre VII de *Malaise dans la civilisation*, Freud introduit son lecteur à une lourde déduction que la psychanalyse, seule, peut avancer car cette « conception » ne peut que choquer celle de la pensée humaine traditionnelle¹⁹. C'est que les exigences de la conscience morale sont celles-là même de la pulsion. Autrement dit, l'autorité du devoir moral dérive de l'énergie libidinale des pulsions. Car le surmoi se nourrit de l'énergie pulsionnelle qu'il vire à son propre compte pour agresser le sujet. Il est une réserve pour la pulsion de mort et son bastion à l'intérieur même du sujet.

Déjà, en 1923, à la fin du *Moi et du ça*, Freud était tombé sur ce paradoxe que la jouissance se fixe au point même où le sacrifice du sujet est exigé.

Evoquant le danger que cette effraction lui fait courir il écrit : « Ce que le Ich redoute, dit-il, on ne saurait le préciser; nous savons que c'est le débordement ou l'anéantissement, mais on ne peut le concevoir analytiquement. » (273)

Le terme allemand que Freud utilise ici est « *Vernichtung* », qui est traduit en français par anéantissement. La traduction française, qui date pourtant de 1981, fait silence sur ce que ce terme veut dire pour un lecteur d'aujourd'hui, car avec lui, c'est bien d'extermination dont il est question, comme l'histoire du XX^e siècle nous l'a démontré.

« Quand le *Ich* souffre ou même succombe sous l'agression du surmoi, écrit Freud, son destin fait pendant à celui des protistes qui périssent du fait des produits de décomposition qu'ils ont eux-mêmes créés. » (272)

Ainsi, lorsque les commandements du père fondent, dans le fantasme, la consistance du corps, lui redonne accès à la jouissance par la douleur et l'humiliation comme le montre le fantasme « On bat un enfant », c'est au prix de cette menace

pour le sujet lui-même, menace qui, étant d'extermination, peut aller jusqu'à sa destruction

Ce sujet anéanti, menacé d'extermination par le désir de l'Autre, comment ne pas le déceler, comment ne pas le reconnaître, tant il est présent, parfois, au travers de l'enfant maltraité qui surgit de la parole de certains patients comme l'objet du fantasme, lorsqu'il s'est figé, statufié dans la position où l'Autre en a fait son objet de jouissance, et qu'il reste pétrifié par le désir pervers de celui qui le tient ou l'a tenu à sa merci.

Il s'agit alors, pour celui qui a la charge d'accueillir la parole de cet enfant battu, parfois alors même qu'il est déjà adulte depuis bien longtemps, de ne pas être la proie de la séduction du fantasme. Savoir mettre à distance l'enfant séduit de son propre fantasme, pour « se tenir à carreau de la jouissance » qui y reste prise, telle doit être la position de l'analyste pour permettre au patient en analyse de dégager comme tel ce qu'il y a d'irréductible, de hors-sens dans le traumatisme. Ceci, si nous ne voulons pas définitivement le fixer à un statut de victime avec la jouissance mortifère qui en découle, statut auquel le discours social actuel, de plus en plus politiquement correct, finit par le confiner.

claude-noële pickmann

Notes

1. « Il nous apparaît que nous nous représentons le lien entre la pulsion sexuelle et l'objet sexuel sous une forme trop étroite. L'expérience de cas considérés comme anormaux nous apprend qu'il existe une soudure entre pulsion sexuelle et objet sexuel, que nous risquons de ne pas voir en raison de l'uniformité dans la vie sexuelle normale, dans laquelle la pulsion semble porter en elle l'objet. Nous sommes ainsi mis en demeure de lâcher sur l'idée d'un lien entre pulsion et objet. » (Freud, 1905, 54)
2. Ainsi en 1912 : « Aussi étrange que cela paraisse, l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la pleine satisfaction. » dans « Contribution à la Psychologie de la vie amoureuse (2^e) », (Freud, 1910, 64)

On retrouve cette hypothèse dans *Malaise dans la civilisation* : « De par sa nature même, la fonction sexuelle, se refuse quand à elle à nous accorder pleine satisfaction et nous contraint à suivre d'autres voies », celle par exemple de la morale et de la norme sociale dont l'édification vient à la place de ce défaut structural dans la jouissance. (Freud, 1930, 57)
3. « La mère ne se contente pas de nourrir, elle soigne l'enfant et éveille ainsi en lui maintes sensations physiques agréables ou désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Elle acquiert ainsi une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours. » (Freud, 1938, 59)
4. ... « l'autre préhistorique, inoubliable, que nul n'égalera jamais » (Freud, 1956, 159)
5. « Les premières expériences sexuelles ou colorées sexuellement que l'enfant a avec sa mère sont naturellement de nature passive. Il est allaité, nourri, nettoyé, habillé et dirigé dans tous ses actes. Une partie de la libido de l'enfant reste fixée à ces expériences et jouit des satisfactions qui y sont liées, une autre cherche à transformer ces expériences en activités. » (Freud, 1931, 149)
6. *Erlebnis*.

7. « Il s'agit de motions pulsionnelles obscures; l'enfant n'a pu saisir psychiquement ces motions au moment où elles se produisent et pour cette raison elles ne peuvent subir une interprétation qu'après coup. » (Freud, 1931, 149)
8. C'est pourquoi Lacan a inventé ce néologisme de « trou-matisme ». En terme de structure, on voit que le symbolique, lorsqu'il s'incorpore, fait trou avant de signifier.
9. On trouve ce mécanisme à l'œuvre dès le cas d'Emma présenté dans *l'Esquisse*, mais cela peut passer inaperçu car le premier incident relevé par Freud est déjà de l'ordre d'un « attentat » sexuel.

Il faudra attendre 1931 et la découverte par Freud de l'importance du lien préœdipien de la fille à la mère au regard de la jouissance et de ses fixations, pour qu'il écrive : « Si dans les fantasmes des années ultérieures, le père apparaît régulièrement comme le séducteur sexuel, la responsabilité en revient selon moi, à la mère qui ne peut éviter d'ouvrir la phase phallique de l'enfant. Avec le fait de se détourner de la mère, l'entrée dans la vie sexuelle a été aussi inscrite au compte du père. » (Freud, 1931, 150)

10. « Je n'avais rien à redire au portrait général que me faisait Dora de son père; il n'était pas bien difficile de voir en quoi la jeune fille avait raison. Lorsqu'elle était exaspérée, l'idée s'imposait à elle qu'elle était livrée à M.K... en rançon de la complaisance dont celui-ci témoignait vis-à-vis de sa propre femme et du père de Dora, et l'on pouvait pressentir, derrière la tendresse de Dora pour son père, la rage d'être ainsi traitée par lui. » (23)
11. Freud fait une remarque étonnante à propos de la sexualité des femmes qu'il doit évidemment à son travail avec les hystériques. Cette remarque porte sur l'empreinte laissée sur la sexualité féminine par celui qu'il désigne comme « l'habile séducteur ». Il s'agit de celui qui, au contraire de ce que dictent la morale et la civilisation, a l'audace, selon Freud, de donner « le goût de la perversion » à la très jeune fille de telle sorte qu'elle en maintienne l'usage dans sa sexualité de femme. Vous voyez que Freud ne s'embarrasse pas de préjugés. (1905, 87)
12. C'est l'expression qui est venue à l'une de mes patientes découvrant que le terme de « viol » qu'elle utilisait jusque-là pour désigner sa sexualité pré-pubère avec un adolescent pubère, ne lui servait qu'à camoufler sa culpabilité par rapport à sa mère – à qui elle avait été, en quelque sorte, infidèle, et était donc impropre à la qualifier. Sa propre puberté avait mis fin à cette pratique. Le temps de latence était marqué par le refoulement de cette sexualité précoce du fait de la culpabilité. Devenue femme, elle en avait fait l'aveu à son mari en terme de viol, ce qui lui servait régulièrement d'alibi pour se soustraire au devoir conjugal. C'est que le premier mari avait été choisi pour plaire à sa mère bien plus qu'à elle-même.
13. Il y a quelques temps, j'ai reçu une demande d'analyse d'une jeune femme mariée, mère de famille, plutôt heureuse de son sort, mais qui s'inquiétait de savoir si elle était « normale ». En effet, elle avait été « la maîtresse » (ce sont ses termes) de son père de l'âge de 8 ans jusqu'à sa puberté, âge auquel elle lui avait interdit de la toucher. Elle ne se sentait nullement « traumatisée » par cette expérience qu'elle avait vécue comme quelque chose d'à part, où elle « se savait avoir été aimée d'une sorte d'amour fou, complètement passionnel ». Mais, depuis qu'elle était elle-même devenue mère, elle se demandait comment un parent pouvait avoir un désir pareil et il lui semblait nécessaire de vérifier qu'elle n'était pas, à son insu, « le siège d'un trauma ». Cependant, rapidement, c'est du côté du désir de sa mère que son interrogation l'a portée. Comment cette dernière avait-elle pu vivre sous le même toit que sa fille sans en rien savoir de ce qui lui arrivait?
14. C'est ce qui peut conduire un psychanalyste à refuser, dans certains cas, le « signalement » pourtant obligatoire en France pour les mineurs.
15. « S'il y a quelque chose que nous apprend l'expérience analytique, c'est bien ce qui concerne le monde du fantasme. À la vérité, s'il ne semble pas qu'on l'ait abordé plus tôt que l'analyse, c'est bien qu'on ne savait absolument pas comment s'en dépêtrer, sinon le recours à la bizarrerie, à l'anomalie d'où partent ces termes, ces épingleages de noms propres qui nous font appeler *masochisme* ceci, *sadisme* cela. Quand nous mettons ces *ismes*, nous sommes au niveau de la zoologie. Mais il y a quelque chose de tout à fait radical, c'est l'association, dans ce qui est à la base, à la racine même du fantasme, de cette gloire, si je puis m'exprimer ainsi, de la marque. » (Lacan, 1991, 55)

16. Freud a toujours décrit le montage pulsionnel selon des formes de la grammaire. Je renvoie ici le lecteur au texte : « Pulsions et destins des pulsions » dans *Métapsychologie*, 1915
17. Freud, dans son article, « Problème économique du Masochisme » confirme cette substitution : « être battu par le père est très proche de cet autre désir, avoir des rapports sexuels passifs (féminins) avec lui, le premier n'étant qu'une déformation régressive du second. », (1924, 296)
18. Je garde ce lapsus, « incarnat » au lieu d' « incarnant », que j'associe à la lecture, dans le même temps où j'écrivais cet article, de *La Lettre écarlate*, de Nathaniel Hawthorne. Si la loi puritaine condamne l'héroïne à porter, cousue en rouge sur son vêtement, la marque de sa faute – la lettre A pour *adulteress* –, l'audace avec laquelle elle la brode de fils d'or et la pare de fioritures précieuses n'est pas tant un défi à la loi puritaine qu'un détournement de « la marque » qui, seul, peut justifier l'attachement indéfectible d'Hester à la lettre. En transgressant la loi puritaine, en se mettant elle-même hors-la-loi – *Adulteress* – elle vient à la rencontre de ce père « incestueux » que la jouissance féminine réclame, elle le fait exister. Dès lors, cette lettre écarlate A (comme Autre, en français), n'est-elle pas aussi bien la marque qui lui sert à proclamer qu'elle appartient à jamais à l'Autre-de-toujours-séducteur, ce Père qui lui a donné l'enfant de ses vœux inconscients? N'est-ce pas alors, par excellence, la lettre à laquelle elle peut identifier son être de femme?
19. « C'est le lieu d'introduire enfin une conception entièrement propre à la psychanalyse, et totalement étrangère à la pensée humaine traditionnelle.... À l'origine la conscience (ou plus exactement l'angoisse qui deviendra plus tard conscience) est en fait la cause du renoncement pulsionnel, mais ultérieurement la relation se renverse. Tout renoncement pulsionnel devient alors une source d'énergie pour la conscience, et tout nouveau renoncement intensifie à son tour la sévérité et l'intolérance de celle-ci. », (Freud, 1930, 86)

Références

- FREUD, S., 1905, *Trois Essais sur la Théorie sexuelle*, NRF, Gallimard, Paris 1987.
- FREUD, S., 1905, « Fragment d'une analyse d'Hystérie (Dora) », in *Cinq psychanalyses*, Presses universitaires de France, Paris, 1973, 1-92.
- FREUD, S., 1908, Les fantasmes hystériques et la bisexualité, in *Névrose, psychose et perversion*, Presses universitaires de France, Paris, 1978, 149-155.
- FREUD, S., 1910, Contribution à la psychologie de la vie amoureuse, in *La vie sexuelle*, Presses universitaires de France, Paris, 1973, 47-80.
- FREUD, S., 1915, Pulsions et destins des pulsions, in *Métapsychologie*, Idées/Gallimard, Paris, 1974, 11-44.
- FREUD, S., 1919, « Un enfant est battu », contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » dans *Névrose, psychose et perversion*, Presses universitaires de France, Paris, 1978, 219-244.
- FREUD, S., 1923, Le Moi et le ça, in *Essais de Psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, Paris 177-234.
- FREUD, S., 1924, Le problème économique du masochisme, in *Névrose, psychose et perversion*, Presses universitaires de France, Paris, 287-297.
- FREUD, S., 1930, Malaise dans la civilisation, Presses universitaires de France, Paris, 1981.
- FREUD, S., 1931, Sur la sexualité féminine, dans *La vie sexuelle*, Presses universitaires de France, Paris, 1973, 139-155.
- FREUD, S., 1938, Abrégé de psychanalyse, Presses universitaires de France, 1949.
- FREUD, S., 1956, Lettre à Fliess du 1^{er} janvier 1896, in *La naissance de la psychanalyse*, Presses universitaires de France, 1973, 47-308.
- FREUD, S., 1956, Lettre 52, in *La naissance de la psychanalyse*, Presses universitaires de France, 1973, 47-308.
- LACAN, J., 1991, *Le séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris.